

Romans tunisiens 2004

Les romans arabes tunisiens dont j'ai pu prendre connaissance, parce que disponibles en librairie, sont ici présentés dans l'ordre alphabétique des auteurs. Près de 70 % de cette trentaine de livres sont publiés à compte d'auteur, cette proportion augmentant d'année en année. Leur qualité matérielle s'en ressent. Fait étonnant, cette fois, un seul est écrit par une femme. Quant au contenu, le lecteur pourra s'en faire une première idée par les résumés qui suivent.

L'attribution du prix Comar pour le roman 2004 pose une question de forme. En effet, les textes récompensés cette année pour la langue arabe ont été publiés soit en 2003, soit en 2005. Pourquoi ce manque de rigueur ?

*

Sept romans, cinq recueils de nouvelles, trois pièces de théâtre, quatre feuilletons télévisés, deux études critiques : le bilan littéraire d'**Abdelkader Belhaj Nasr** n'est pas mince. Il vient d'ailleurs de rééditer l'ensemble de cette production à compte d'auteur, sous la même couverture noire ! "Place des thermes"¹, son dernier roman, se situe à Gafsa au moment de la guerre du Golfe.

Jaafar est le type de l'arriviste sans scrupule et dont l'ascension sociale est irrésistible. Il commence comme gardien et cuisinier de l'école. Il est marié à Safia, mais leurs relations sont tendues et il cherche à s'en débarrasser. Ivre, il la frappe de son soulier et la blesse gravement. Elle gît à l'hôpital, gardée par Frej.

Frej est marié à Ajmia. Ils ont deux filles. Gamra l'aînée a été mariée à Asaad, instituteur puis directeur de l'école où sévissaient Jaafar et Frej. Il volait l'argent de la cantine avec la complicité de Jaafar, mais il prenait les deux tiers du larcin, ne laissant à l'exécuteur que le dernier tiers. Jaafar oblige Asaad à divorcer. Gamra devient alors diseuse de bonne aventure. La seconde, Khadija, est encore au lycée, amoureuse de Jelloul qui étudie à Tunis, lui-même accusé du meurtre

¹ IBN AL-HÂJJ NASR `Abd al-Qâdir, *Sâhat al-Tirmîl*, Tunis, s. éd., 2004, 280 p.

de Khadija qui a été violée par Jaafar et s'est suicidée (?). Jaafar paie alors Frej pour qu'il se taise. Ce dernier avoue alors être l'auteur de ce décès pour sauver l'honneur de la famille. C'est aussi lui qui tire sur Jaafar et Asaad qui se dirigeaient vers le domicile de Gamra.

Othmani, entremetteur, géniteur de sept filles, veuf, oncle et père adoptif de Asaad, est le mouchard au service de Jaafar. Il faisait intercepter par le facteur les lettres de Khadija. Il s'est arrangé pour éviter à son maître la prison à la suite de ses malversations financières. Il aimerait maintenant épouser Gamra, ou du moins avoir avec elle une relation intime. Il s'accuse d'avoir tué Khadija par jalousie et pour préserver la réputation de Gafsa.

Le suspense est maintenu par les incertitudes sur les circonstances exactes de la mort de Khadija. Ce roman, décousu et frisant souvent l'invraisemblable, vaut surtout pour sa description de la ville de Gafsa, ses habitudes, la manière pour ses habitants de se situer dans l'histoire.

*

Le premier roman de **Jamal Ben Amor** s'intitule "Les portails de l'errance"². D'emblée, on se trouve dans un univers sans temps ni espace. Aucun des personnages ne porte de nom, et n'a d'identité. Pas de cause aux événements. C'est "lui", et "eux" en face. Sans explications, voici deux ans, ils lui ont demandé d'aller s'installer dans un village et d'attendre. Il y devient étranger à lui-même, ressentant la faim qui lui donne des hallucinations. Il part dans la caisse d'un camion frigorifique et arrive dans un lieu habité où il sert d'étalon pour les femmes du village. Dans la séquence suivante, il est pris pour un santon bénéfique. Il se retrouve alors dans sa première maison. Un nouveau message lui intime l'ordre de prendre l'avion sans espoir de retour. L'allégorie ne suscite guère l'intérêt, comme si la langue se mordait elle-même la queue. Cette entreprise pour évoquer le désespoir de l'existence humaine rejoint celle de Mohamed Saïd Ktari dans "La disparition de la terre"³ et "Les sentiers nocturnes"⁴. Y a-t-il quelque chose au-delà de l'écriture ?

*

"Le camp"⁵ de **Mongi Ben Khélifa** retrace un épisode de la lutte nationaliste tunisienne contre le colonialisme français. À la suite des événements sanglants du 23 janvier 1952, les hommes de Teboulba, dans le Sahel, sont internés dans un camp provisoire pour y être interrogés sous la torture. C'est l'occasion, pour Lamine le narrateur, d'évoquer les souvenirs de son existence. Les paysans et les pêcheurs sont pauvres. Le récit présente le village, sa place et son café, le tombeau du santon, les abus du cheikh. Puis c'est le temps de la résistance et de la fameuse embuscade qui a provoqué les arrestations. Pas d'intrigue ni de dénouement. Quelques dessins illustrent cette chronique.

*

Pour être certain de voir paraître ses romans, **Mohamed Hédi Ben Salah** a créé sa propre maison d'édition qui publie exclusivement ses œuvres. C'est ainsi que voit le jour son quinzième ouvrage de fiction : "Tourab aux confins de la nuit"⁶. Le temps est l'époque contemporaine : la Tunisie a connu la collectivisation et l'ère libérale, la planète vit la mondialisation. Le lieu est l'oasis de Nefta, en particulier l'espace qui entoure l'oued. L'action, il n'y en a pas. Les personnages sont cinq compères parmi la population inactive : Haut-parleur, Pie, Cafard, Guevara et Poussière. Ce dernier a été professeur, mais il estime que ce métier ne mène à rien. C'est un homosexuel passif. Apparaît également, de manière fugace, le seul personnage féminin de ce roman, une prostituée juive. Le livre consiste en huit chapitres aux titres étranges et dont le rapport avec le texte n'est pas évident. Ils contiennent surtout, à la deuxième personne du singulier, le monologue intérieur de Poussière. En caractères italiques, légèrement en retrait par rapport au texte normal, sont imprimées des citations montrant sa culture ou bien les échos d'une autre voix, celle de l'inconscient du narrateur. De multiples problèmes sont abordés par ces désœuvrés désespérés, sans qu'un lien apparent ne les amène : la situation du monde arabe et en particulier de la Palestine, le rôle de la religion dans la société, la liberté et la démocratie, la technologie et ses résultats, l'eau dans le Tiers-monde, la pauvreté, l'influence de l'Occident.

*

² IBN `AMOR Jamâl, *Bawwâbat al-tîh*, Sfax, s. éd., 2004, 160 p.

³ *Ghaybûbat al-ardh*, Tunis, al-Dâr al-'arabiyya li-l-kitâb, 1983, 142 p.

⁴ *Durûb al-'atama*, Sfax, s. éd., 1999, 138 p.

⁵ IBN KHALÎFA, *al-Muhtachad*, s. v., s. éd., s. d. [2004], 238 p.

⁶ IBN SÂLIH Muhammad al-Hâdî, "Turâb" *alâ a'tâb al-layl*, Tunis, Bouzid, 2004, 158 p.

Sans ville, sans éditeur, sans date, comme un des livres précédents, mais aussi sans marges : c'est ainsi que se présente "La terre fleurit en automne"⁷. La préface serait écrite par un des personnages du roman qui aurait ainsi trahi l'auteur, **Abderrazak Ben Rejeb**. Ce dernier, en note, précise qu'une citation est de la chanteuse libanaise Fairouz et l'autre de Maari, que Kant a des idées précises sur l'inconscience et que la chéchia est une coiffure tunisienne ! Le roman est bâti sur le principe de l'inclusion. D'abord le récit concernant Sabeur, diplômé de l'institut de presse et chômeur. Au milieu, celui d'un homme âgé dont le mariage réussi se termine mal en raison de pratiques sexuelles aberrantes et qui recrute momentanément Sabeur pour l'aider dans son plaisir particulier. Enfin, de nouveau Sabeur, idéaliste invétéré, mais également misogyne, qui finit par se suicider.

*

Abdelouahad Brahem publie depuis plus de trente ans dans le domaine du théâtre, de la nouvelle et du roman. "Mer calme... ciel bleu"⁸ est son sixième livre. Le texte est imprimé de deux manières différentes : la première prend toute la largeur de la page et constitue un récit actuel à la troisième personne, la seconde est en retrait, d'un corps d'imprimerie plus petit, et transcrit le monologue du personnage principal qui égrène ainsi ses souvenirs. Pendant la période d'opposition entre Bourguiba et Ben Youssef (jamais nommés) d'une part, et entre Bourguiba et Nasser de l'autre, Ameer, ancien zitounien, fuit la Tunisie (jamais nommée non plus) et se retrouve étudiant à Damas. Ne voulant pas s'affilier au parti Baath, pour gagner sa vie il travaille la nuit dans une boulangerie pendant l'année scolaire et dans une usine de conserves en Allemagne pendant l'été. Il a enseigné dans une université arabe (jamais nommée). Dix ans après son départ, il revient au pays. Selon une technique éprouvée, il souhaite revoir ses anciens amis, ce qui l'amène à parcourir le pays. Il le trouve changé. C'est le début de l'expérience collectiviste des coopératives. Les arrivistes sont arrivés. La femme occupe une place qui ne lui était pas accordée auparavant. Il administre à tous un discours idéaliste. Après une seconde

longue absence, le régime économique a encore changé. Un accident d'auto le prive de ses pieds. Il fonde avec Badïa, amie d'adolescence qu'il épouse, une entreprise immobilière où viennent travailler ses anciens amis, grâce à un capital venu d'on ne sait où. Tout est bien qui finit bien.

*

On connaissait **Mustapha Filali**, aujourd'hui âgé de 84 ans, comme ancien directeur du Centre d'études économiques et sociales, ainsi que pour ses prises de position en faveur du grand Maghreb arabe. On le savait père d'une artiste Aïcha et d'une doctoresse écrivaine Azza. Voici qu'il publie son premier roman "Mâni'a, journal d'un village de montagne"⁹, avec une longue préface (p. 7-29) de Taoufik Baccar qui ne parle pas des personnages féminins. Pourtant, l'auteur lui-même, dans son avertissement, signale leur rôle. J'en ai dénombré une trentaine, y compris l'étrangère. Leur rôle est moindre que celui des hommes, mais elles sont présentes quand même, ne fut-ce que dans le subconscient des protagonistes. En outre, quatre chapitres portent des titres de femmes et l'un d'entre eux est entièrement consacré au sort difficile de Hadhria. On en retient que l'existence de ces femmes est encore un destin tragique.

Le titre "Mâni'a" est le nom d'une sainte, vraie ou supposée, honorée dans ce village. Qu'a-t-elle effectivement protégé, si tant est qu'elle est un personnage ayant effectivement existé ? Peu importe. L'essentiel est son rôle aux yeux des habitants actuels du village. Les avis des hommes cultivés la concernant sont assez divergents, tout comme leur position vis-à-vis de la religion et des pratiques populaires.

Les faits se déroulent dans un petit village, à 40 km au sud de Kairouan, qui correspond au lieu de naissance de l'auteur. La période est comprise entre la fin de la seconde guerre mondiale et l'indépendance de la Tunisie. Des indices de modernité parviennent au village, le téléphone avant l'électricité. Les treize chapitres sont essentiellement constitués de dialogues. Ils forment presque des unités autonomes. Pas de récit suivi, mais plutôt des tableaux de la vie villageoise. Le lecteur est en présence d'un roman ethnographique. Les légendes

⁷ BI-L-RAJAB `Abd al-Razzâq, *al-Ardh tuzhir fî l-kharîf*, s. v., s. éd., s. d., 111 p.

⁸ BRÂHIM `Abd al-Wâhid, *Bahr hâdi'... samâ' zarqâ'*, Tunis, `Âlam al-kitâb, 2004, 189 p.

⁹ AL-FÎLÂLÎ Mustafâ, *Mâni'a, min ayyâm qaryat al-jabal*, Tunis, Dâr al-Janûb, 2004, 277 p.

s'y mêlent à l'histoire. Quelques personnages, plus cultivés que les autres, essaient d'en dénouer les fils.

Pour le préfacer, l'événement est notre connaissance du village, l'intrigue est la crise des esprits pendant la dizaine d'années où se déroulent les faits, le dénouement se situe après le récit dans la victoire contre l'occupation coloniale. Il voit dans le style et la problématique un écho de l'œuvre de Mahmoud Messadi (1911-2004).

Un dernier mot de l'écriture, souple, rendant compte d'assez près de la réalité concrète, procurant un réel plaisir à la lecture. Le choix d'un texte majoritairement dialogué donne une impression supplémentaire de vie.

*

Le titre de ce roman arabe de **Ahmed Gasmi** est écrit en anglais : *Zapping*¹⁰, avec comme sous-titre : *The Iraqi Horror Picture Show*. Il s'agit de la reproduction de la page d'ouverture d'un site internet. Dans la préface, l'auteur part, avec ironie, de l'effondrement des deux tours du World Trade Center à New York et des préparatifs médiatiques de la guerre en Iraq, pour concentrer son livre sur le personnage de Ma'âdh Jabbour, conseiller de Saddam Hussein pour la sécurité, et ses relations intimes avec Janet Braxley, une orientaliste anglaise, militante des droits de la femme arabe. L'ouvrage se présente comme un vaste dossier sur cette guerre des moyens de communication de masse. Il est divisé en trois parties : avant la guerre, "les tambours sonnent", du 2 au 18 mars 2003 (cinquante pages) ; "Ma'âdh au front", du 21 mars au 8 avril (une cinquantaine de pages) ; après la fin de la guerre, du 9 avril au 21 juin (soixante-quinze pages). La barbarie aujourd'hui prend de multiples formes que l'écrivain essaie de déchiffrer. Est-on en présence d'un roman hypothétique ?

*

Il est dit dans "Plus loin que l'Orient"¹¹ de **Hafidha Gasmi** que c'est une seconde édition. Mais, à ma connaissance, la première n'est signalée nulle part ! Comme d'habitude, l'auteur illustre son texte de nombreux dessins et interrompt les chapitres de pages blanches. Il en ressort que le lecteur est en présence d'un mini roman de 42 pages de

¹⁰ AL-QÂSMÎ Ahmad, Tunis, s. éd., 2004, 204 p.

¹¹ AL-QÂSMÎ Hafidha, *Ab`ad min al-charq*, Tunis, Sahar, 2004, 105 p.

texte. Des personnages célestes : trois sœurs, Mira, Dayara et Houara, avec leur frère Dalil, fils d'Adam et Ève, reçoivent de Dieu l'ordre d'embarquer sur un vaisseau vers la terre, pour leur plus grande joie. Abel rencontre Mira et en tombe malade d'amour. Il envoie son frère Caïn vérifier l'existence de cette jeune fille. Ce dernier en tombe aussi amoureux et finit par tuer Abel par jalousie. Ève et Mira portent alors le deuil et Dayara chante son amour pour la terre. De ce chant naît l'art des humains.

*

"Îlât"¹², premier roman de **Frej Ghabhab**, porte en sous-titre : "Annales de la mort et de l'excentricité tendue", traduction conjecturale d'une formule pédante. D'ailleurs, les titres des dix-sept chapitres sont du même ordre, par exemple : "Cantique de l'expérimentation et deuil du jour fétide" (ch. 5, p. 53). Trois personnages, dont les noms sont inspirés des légendes sumériennes, interviennent : Îlât, Ado et Tchila (de sexe féminin), sans compter deux ombres (d'esclaves ?). Si l'époque semble parfois se situer autour du déluge, ce n'est qu'une projection passée de la situation locale actuelle comprise à travers des visions et des rêves. L'auteur a voulu imiter Mahmoud Messadi (allusion p. 118 et citation explicite p. 135) en présentant un personnage à la recherche de lui-même à travers tous les choix possibles de l'existence. L'auteur veut écrire, mais "la langue est celle qui le tue", ou plutôt elle se mord la queue. Je serai tenté de reprendre la formule d'un des personnages (fictifs ?) : "Je n'ai rien compris à tes énigmes." L'abus du passif et des pronoms personnels affixés sans référence précise finit par lasser. Et dire que l'auteur promet un second tome !

*

Pour son second roman, **Ikram Glenza** choisit un titre évocateur "Une surface dans le corps d'une femme"¹³. Texte assez bref, puisqu'en enlevant les dessins et la préface dans laquelle l'auteur affirme militer pour une "écriture du faire", restent soixante pages de texte. Il se présente sous la forme de 28 paragraphes numérotés, de taille différente, entre six lignes et onze pages. Fadhel est arrêté, un soir, au bord de la plage. En attendant d'être interrogé et torturé (on ne saura jamais

¹² AL-GHADDÂB Muhammad Fraj, *Îlât*, Sfax, Aladin, 2004, 135 p.

¹³ GLINZA Ikrâm, *Masâha fi jasad imra'a*, Tunis, s. éd., 2004, 79 p.

pourquoi), il se remémore son passé : ses rencontres furtives avec la voisine, l'infidélité conjugale du père qui finit par quitter la maison, l'autoritarisme du grand-père, le mauvais caractère de la belle-mère. À sa sortie de prison, c'est cette même voisine qui le soigne et l'initie aux plaisirs amoureux. Il finit par la quitter ! Je n'ai pas compris le lien existant entre la préface et le contenu de ce roman.

*

Comme tant d'autres cette année, **Abdelmalek Herchi** publie "Les années maigres"¹⁴ à compte d'auteur. Jabeur vient de réussir au baccalauréat. Il se souvient de son enfance difficile. Sa famille vit dans un gourbi près du mont Chaâmbi, à 300 kilomètres au sud-ouest de la capitale. Après l'école primaire, il suit l'enseignement professionnel à Kasserine et sort avec un diplôme d'électricien du bâtiment. Il ne trouve pas de travail à Sfax et s'engage comme ouvrier dans un chantier pendant deux ans. Il revient à Kasserine pour s'inscrire dans un lycée privé, tout en travaillant comme instituteur délégué pendant l'année scolaire et comme électricien en Libye pendant l'été. Il entre à l'université où il n'assiste pas aux cours. Il y rencontre une jeune fille bien sous tous rapports avec laquelle il se marie au bout de trois ans. Son père meurt d'un cancer. Son foyer sans enfant vire au vinaigre. Quand il retrouve Hend, son ancien grand amour, elle est déjà mariée. Lasse d'une vie conjugale tissée d'incompréhension et de violence, son épouse le quitte.

Cette histoire est racontée d'une manière linéaire. Le style sentimental et moralisant d'un romantisme suranné ne correspond pas aux faits racontés. Qui sont ces hommes qui pleurent tout le temps et s'évanouissent pour un rien ? Sans compter les nombreuses contradictions, incohérences et autres invraisemblances du récit.

*

Après avoir essayé la poésie et la nouvelle, **Mohamed Jlassi** se lance dans le roman avec "Si le temps pouvait être illettré"¹⁵. Celui-ci se présente sous la forme d'une dizaine de livrets aux titres et à la forme imitant l'antique. Les protagonistes sont des laissés pour compte. Ils vivent pendant la période du Jeudi noir 26 janvier 1978 et des émeutes du pain en 1984. Le narrateur, présenté comme tel, disparaît rapidement au cours du dialogue qui constitue l'essentiel du roman, pour réapparaître à l'avant-dernier chapitre. L'un des deux interlocuteurs, Abdessalem, est originaire d'une ville où règnent les surnoms les plus bizarres et les plus grossiers [Le romancier est également l'auteur d'une étude d'histoire sociale sur les noms à Moknine]. Certaines pages du roman d'ailleurs comportent exclusivement une liste de quolibets populaires. Il faudrait pouvoir décoder les significations exactes de ces appellations pour compléter les explications du narrateur, même quand il s'adresse explicitement au lecteur (ce dernier est pris à partie plus de vingt fois et il est invité à achever lui-même le roman). Cet Abdessalem se fait raconter par son ancien ami Saad le destin invraisemblable du professeur Khélifa, surnommé l'étalon, dont l'univers est aux antipodes des événements du pays. Il vit du souvenir de l'infidélité de sa mère en l'absence de son père bientôt tué pendant la guerre d'Indochine. Emprisonné par hasard, il constitue une bande hétéroclite qui se réfugie dans une grotte au sommet d'un mont, avant de disparaître. Beaucoup d'érotisme, chez tous les personnages.

*

Avec **Mohamed Kamoun** et son roman "Instituteur sans verge"¹⁶, on aborde la littérature didactique. En effet, l'auteur a donné à son personnage principal Saad, les traits de Mahmoud Chabaane (1928-1983), ancien inspecteur de l'enseignement, auteur de nombreux livres et articles sur l'éducation, la pédagogie et la psychologie de l'enfant, sous l'influence du fondateur de l'école moderne, Célestin Freinet, et

¹⁵ AL-JLÂSSÎ Muhammad, *Layta l-zamân ummî*, Tunis, Sanâbil, 2004, 142 p. Ce titre est cité page 59, mais rien n'indique, dans le roman, s'il faut traduire vraiment le dernier mot du titre par "illettré" ou par "ma mère" !

¹⁶ KAMMÛN Muhammad, *Mu'allim bi-lâ `asâ*, Tunis, Zakhârif, 2004, 175 p.

¹⁴ AL-HIRCHÎ `Abd al-Malik, *al-Sanawât al-`ijâf*, Tunis, s. éd., 2004, 186 p.

de son épouse Élise. Sept chapitres divisent le livre : le résultat de l'examen, sur le chemin de l'école, un instituteur s'interroge, la première leçon, leurs esprits sont saccagés, une pédagogie moderne, le destin de la chèvre de Qaysûn. Les chapitres sont eux-mêmes subdivisés en paragraphes comportant chacun un sous-titre. Le texte est entièrement vocalisé. Les événements se passent dans une école rurale en 1948. Le nouvel instituteur applique les méthodes modernes d'enseignement avec succès. Les prépondérants saisissent le danger et essaient, en vain, de l'en empêcher.

*

"Le marché de la source"¹⁷, de **Mohamed Ali Kouki**, se présente comme une biographie romancée. Les souvenirs qui y sont égrenés concernent la ville de Téboursouk, à 100 kilomètres à l'ouest de Tunis, autour de la seconde guerre mondiale. En utilisant diverses techniques d'écriture, l'auteur remonte à la fondation de la ville. Mais il ne manque pas de la décrire, ainsi que de présenter quelques scènes de l'existence quotidienne, à travers les événements vécus par les différentes couches de la population tunisienne ou étrangère. Au-delà de l'intérêt des faits relatés, c'est plutôt un exercice de style : mémoires, réflexions, autobiographie, poésie classique et populaire, prose rythmée et rimée, genre séance, citations coraniques, le tout agrémenté de notes explicatives. Ce roman est plus proche du document ethnographique que de la littérature de fiction.

*

Considéré comme un des bons poètes tunisiens des années quatre-vingt-dix, à la suite de la publication de ses premiers recueils, **Adel Maïzi** se lance dans le roman poétique avec "Hier... depuis mille ans"¹⁸. On peut lire en exergue : "Épopée du tourment terrestre et mythique du temps qui vient." Le livre est divisé en sept chapitres, sans titres, évoquant les sept jours de la création. Le texte dans son ensemble manifeste un grand égocentrisme, pourquoi ne pas dire la fatuité de son entreprise. Même ses pastiches du Coran ou des tentatives de **Mahmoud Derouiche** ne sont pas convaincantes. La poésie, ce ne sont pas seulement des mots alignés, le fussent-ils harmonieusement. Tout

¹⁷ AL-KÛKÎ Muhammad `Alî, *Sûq al-`ayn*, Tunis, s. éd., 140 p. + 6 ill.

¹⁸ MA`ÎZÎ `Âdil, *Ams... mundhu alf`âm*, Tunis, al-Fârâbi, 2004, 167 p.

texte poétique doit produire du sens. Je l'ai cherché en vain dans cet ouvrage.

*

C'est sous forme de feuilleton dans le journal *al-Sabâh*, de novembre 1991 à septembre 1994, qu'a d'abord paru "Les noces de la solitude"¹⁹ de **Habib Marmouche**, à qui on doit aussi un recueil de nouvelles et un autre de poésie, avant d'être ici édité en un petit volume, supposé constituer un premier tome intitulé "Impasse", avec une préface de Mustafa Kilani, une introduction de l'auteur et un avertissement attribué à **Ahlem Mostaghanmi**. Il en ressort que l'auteur ne sait pas écrire de roman et qu'il a recours à un narrateur prisonnier de l'histoire qui sera racontée ici : le vrai romancier est un menteur sincère. Le personnage du roman exerce sa mémoire : c'est un bâtard, il a un problème avec les femmes. D'abord sa mère, abandonnée par le père, et qui vit de son corps, en particulier avec le voisin. Ensuite la fille de ce même voisin, ainsi qu'une autre voisine plus âgée, qui cherchent à séduire le narrateur enfant. Puis son épouse, apparemment non vierge au moment du mariage, et qui lui demande de ne pas la quitter. Enfin la prostituée qui l'accueille dans la capitale. Une existence de fuite et d'échec, celle d'un faible. Peut-on résumer la teneur du livre par cette citation : "La bête sauvage aveugle ne cesse de courir dans nos profondeurs" ? Un roman bien sombre et sans espoir, sinon la mort.

*

Il n'est pas toujours facile à un romancier de se renouveler. C'est le cas de **Hassouna Misbahi** qui, en une vingtaine d'années, a publié six livres de fiction dont les éléments sont largement autobiographiques. Qu'en est-il de son dernier roman "La fleur de laurier"²⁰ ?

Nadia, Sfaxienne de quarante ans, est atteinte d'un cancer au poumon dans la ville de Munich et revoit sa vie. Elle quitte l'enseignement secondaire à l'âge de quinze ans et rêve de devenir chanteuse.

¹⁹ AL-MARMÛCH al-Habîb, *A`râs al-`uzla, 1 Zuqâq*, Siliana, Dâr al-Ithâf, s. d. [2004], 115 p.

²⁰ AL-MISBÂHÎ Hassûna, *Nawwârat al-dafâ*, Tunis, al-Wikâla l-mutawas-sitiyya li-l-sahâfa, 2004, 154 p.

À dix-sept ans, elle se donne à Adel qu'elle aime. Mais elle se marie à Lotfi qui l'emène en Allemagne où il travaille. Après quatre mois de vie agréable en compagnie de deux autres couples tunisiens, pour une raison qui ne sera jamais donnée dans le roman, son mari se met à boire, à l'injurier, à la frapper et à exiger qu'elle lui dise qui lui a pris sa virginité. Son existence devient un enfer. Mais Lotfi, toujours sans raison, revient à de meilleurs sentiments. Ils passent ensemble de belles vacances en Tunisie. Pendant la soirée de la nouvelle année qui suit, elle danse avec le frère de son amie. Lotfi recommence alors ses violents traitements, au point qu'elle finit par s'enfuir et à obtenir le divorce. Elle commence alors à fumer énormément et à prendre conscience de son corps. Une aventure avec un Libanais tourne court. Elle attend la mort.

Ces souvenirs sont interrompus par l'histoire d'amies proches. Sarra, vingt-cinq ans, a un destin aussi étrange. Son père ayant assassiné sa mère et son amant, elle se retrouve seule à l'âge de seize ans chez une tante, mais ses quatre cousins la violent. Enceinte, elle doit avorter. Elle rencontre un homme qui la recueille pendant trois mois, puis la délaisse. Elle se prostitue alors, puis part à Paris où elle danse dans un restaurant libanais, avant d'arriver à Munich où elle exerce le même métier.

Fatima est Marocaine. Née à Marrakech, elle abandonne ses études pour vivre de la chasse aux hommes fortunés. Poursuivie et menacée par ses frères, elle se rend d'abord à Agadir, puis Casablanca et Bruxelles où un souteneur l'exploite. Elle peut fuir à Dusseldorf chez une amie, puis à Francfort, et enfin à Munich où elle travaille dans un restaurant de luxe, mariée à un Grec et enceinte.

Jazia vient d'un petit village de la région de Kasserine. Quand le gouvernement tunisien recrute des jeunes filles pour travailler en Allemagne, elle fait partie du premier groupe en 1970. Elle ne tarde pas à faire connaissance d'un Allemand qu'elle épouse malgré le refus catégorique de ses parents. Elle doit attendre une dizaine d'années pour les revoir.

Sonia a connu la vie cosmopolite de La Goulette pendant sa jeunesse. Mais elle voit cette atmosphère disparaître avec le départ des Juifs. À la mort de son père, elle se rend à Paris où elle travaille quatre ans comme coiffeuse. Puis elle part en Allemagne et arrive à Munich.

Les personnages masculins ne sont pas très bien servis. En général intolérants, machos, ils reviennent à une conception étriquée de la religion.

Le roman présente ainsi plusieurs biographies de femmes, sans toujours un rapport solide entre elles. Il lui manque une structure proprement littéraire permettant de suivre l'évolution de ses personnages, en raison de motivations humaines même implicites.

*

On connaissait **Omar Saïdi** [à ne pas confondre avec son homonyme poète, de vingt ans son aîné] comme nouvelliste et critique littéraire. Le voici maintenant romancier avec "Maria"²¹. L'histoire commence dans le nord-ouest, près des mines de Kalaa Khasba, dont le roman décrit les travaux et les jours. Les protagonistes sont les premiers à bénéficier de l'école moderne voulue par Bourguiba dès l'indépendance. La première génération des grands pères est tout juste présente. Les parents, fonctionnaires dans les mines ou agriculteurs, constituent la deuxième génération. Enfin, le narrateur appartient à la troisième génération. Il est professeur au lycée de Den Den près de la capitale. Bahia, sa petite cousine, est institutrice, mariée à un instituteur. Le père du narrateur a une amie italienne dont la fille Maria fréquente l'école de Boulahnache, la même que celle des principaux personnages. Malheureusement, le texte du roman n'a pas été suffisamment vérifié et sa rédaction confond souvent Bahia et Maria. En outre, sa mère porte un prénom qui n'existe pas : Françoisa (*sic* !). En effet, si elle est italienne c'est Francesca, et si elle est française c'est Françoise. Et les quelques pages sur le "Changement" ne rachètent pas la mise.

*

Le second roman de **Mohamed Seboui**, "Le labyrinthe d'Auzarresse"²², est d'un format réduit : à peine cent pages de texte, à quinze lignes par page, 11 x 18 centimètres. La première partie est le récit d'un pèlerinage aux sources du narrateur qui va retrouver ses racines

²¹ AL-SA`ÎDÎ `Umar, *Mâriyâ*, Tunis, s. éd., 2004, 156 p.

²² AL-SBÛ`Î Muhammad, *Matâhat `Ûsârîs*, Tunis, al-Wikâla l-mutawas-sitiyya li-l-sahâfa, 2004, 110 p.

au petit village de Ouled Ali, près d'El-Ala, à 45 kilomètres à l'ouest de Kairouan. Cette visite lui permet d'évoquer le personnage de sa mère et, de moindre manière, celui de son père. La vie du hameau est marquée par de grandes inondations et par la collectivisation. Sur ce fond de tableau, se greffe quelques pages d'un roman qu'écrit le narrateur. Enfin, l'exil chez lui rappelle au narrateur son passage en prison et les tortures qu'il y a subies, d'où le titre du roman qui fait allusion à ce général français qui a avoué récemment avoir torturé en Afrique du Nord pendant la résistance nationaliste à la présence coloniale.

*

"Un amour au temps de la mondialisation"²³, tel est le titre du premier roman de **Ridha Sehil**. L'histoire commence, comme dans trop de fictions tunisiennes contemporaines, par une absence de précision dans les descriptions. Jamel, fiancé à Hanane, enseigne "dans le nord-ouest", il habite "un village du Sahel" dans "un quartier populaire", il lit dans "un journal" les nouvelles de "son club sportif préféré" : que de généralités, pour ne pas dire de banalités. Un soir, il disparaît. Pendant un mois et demi, il est interrogé par des "étrangers" qui le soupçonnent d'appartenir à un réseau terroriste. Son cousin Hassen, délaissant une épouse malade, fait de l'argent facile, mais son usine textile périclité par mauvaise gestion. Amine, son associé récemment marié en profite pour le ruiner et lui ravir ses terres ainsi que son amante Fadhila. Un avocat véreux l'aide en ce sens. Mais tout s'arrange : les mauvais sont punis et les bons récompensés. Quand on aura ajouté les poncifs sur les Américains et les Juifs, on aura compris que ce roman, à la structure et l'écriture purement linéaires, est sans intérêt.

*

Après deux livres de science fiction et un roman classique, **Hédi Thabet** poursuit avec "Si Hannibal revenait"²⁴. Il y allie différents genres : le récit dramatique, l'histoire et de nouveau la science fiction. Asma, hôtesse d'accueil dans un hôtel, reçoit Hannibal réincarné. Tanit, une femme venant de Ganymède, satellite de Jupiter, veut tenter

²³ SUHÎL Ridhâ, *Hubb fi zaman al-`awlama*, Sfax, Sâmîd, 2004, 172 p.

²⁴ THÂBIT al-Hâdî, *Law `âda Hannaba`l*, Tunis, s. éd., 287 p.

avec lui une expérience : peut-il retrouver son acuité intellectuelle d'antan, pour éventuellement le cloner ? Asma et Hannibal commencent à s'aimer et envisagent de se marier quand il aura retrouvé la mémoire. Cet aspect du livre me semble assez faible, parce que trop artificiel. Ce genre est difficile à utiliser pour ne pas tomber dans des contradictions flagrantes. Faire vivre un personnage antique à l'époque moderne suppose une rigueur parfois absente du roman. Les deux héros se marient effectivement. Tanit invite alors les jeunes mariés à visiter sa base souterraine dans le désert. Découvrant l'Amérique, Hannibal se rend à New York où il prononce une conférence à l'université sur les guerres puniques. Il milite ensuite pour supprimer les affrontements du monde contemporain par l'annihilation des armes de destruction massive au moyen de l'informatique. Il réussit à court-circuiter les informations télévisées pour diffuser son message de paix. Comme il est poursuivi par la police, Tanit lui permet de s'échapper vers un endroit sûr.

Les faits historiques occupent la partie centrale du roman. Ils sont distillés au cours d'une série de veillées, à la manière des *Mille et une nuits*. Car c'est Asma qui rafraîchit la mémoire d'Hannibal, pendant trois semaines, en attendant le jour de leur mariage. L'auteur a trouvé la plupart de ses renseignements techniques dans *Hannibal*, l'ouvrage de Serge Lancel, publié d'abord chez Fayard à Paris en 1995 et réédité en diffusion maghrébine par Cérès Éditions quatre ans plus tard. Du coup son roman s'en trouve d'autant enrichi, puisqu'il repose sur une base sûre. On suit ainsi le destin du héros depuis -241 avec quelques données sur son enfance, puis le départ en Espagne avec son père, la mort de ce dernier, la désignation d'Hannibal comme chef de l'armée, le franchissement des Alpes en -218, les batailles de Trasi-mène et de Cannes, jusqu'à cette décision étrange de ne pas marcher sur Rome. Puis on assiste à la lente reconquête romaine en Espagne, en Italie et en Tunisie (Zama) en -202. On peut dire alors que c'est la fin de Carthage. Hannibal part en exil en -195, dans diverses villes du Proche-Orient. Mais, sur le point d'être livré aux Romains, il se donne la mort par le poison en -183.

*

Depuis plus de vingt ans, il alterne recueils de nouvelles et romans. C'est donc sans étonnement qu'on lit "Peindre sur l'eau"²⁵, dixième livre de **Nasr Toumi**. Dans une station balnéaire de la banlieue de Tunis, trois générations d'hommes. Le grand-père est un riche propriétaire terrien. L'expérience de la collectivisation lui est fatale. Il souhaite que son fils Hamed devienne un brillant médecin. Mais celui-ci choisit la carrière militaire, épouse Christine, une Française, participe à un complot contre l'État, à la suite duquel il est condamné à vingt ans de prison où il meurt au bout de cinq ans.

Le petit-fils, Iskander, est le personnage masculin principal du roman. Il naît en 1948 et devient pilote d'aviation, puis moniteur. Il est souvent absent pendant une vingtaine d'années, parce que sa mère souhaite le protéger des conséquences de la condamnation de son père et aussi en raison de son métier. Sa relation avec Najoua, descendante du bey née en 1957, est originale. Amis d'enfance, ils participent à des activités culturelles au cours de leur adolescence. Elle lui est attachée, mais se comporte parfois de manière inconsidérée. Ainsi, alors qu'il est en France pendant un été, la maison de la culture locale organise un concours de peinture. Dans la salle fermée où se trouvent les candidats, Najoua leur propose Vénus comme sujet, et se présente à eux, nue, pour leur servir de modèle. Ce comportement les trouble profondément. Elle a l'occasion de danser devant Bourguiba pour son anniversaire et elle prétend avoir été violée dans le palais. Iskander préfère la fuite. Mais le fantôme de Najoua le poursuit et, après une perte de conscience, il décide de se réconcilier avec elle. Elle représente la compagne de son existence.

Elle a eu une concurrente momentanée à Paris dans la personne d'une cousine d'Iskander par sa mère. Depuis son enfance, cette jeune fille est éperdument amoureuse de son cousin. Elle consent à flirter avec lui tant qu'il préserve sa virginité. Quand elle découvre que le véritable amour d'Iskander, désormais apprenti pilote d'airbus, est Najoua, alors en deuxième année des beaux-arts, elle abandonne ses études, tombant dans une véritable dépression. Najoua vit désormais à Amsterdam et voyage au gré de ses expositions. Leur relation s'affaiblit et l'amant se transforme en ami. Iskander connaît alors Suzanne qu'il épouse. Celle-ci meurt en couches, donnant naissance à Maryam qui ressemble étrangement à Najoua.

²⁵ AL-TÛMÎ al-Nâsir, *al-Rasm `alâ l-mâ'*, Tunis, Sahar, 2004, 205 p.

Pendant des années, Najoua s'éloigne d'Iskander. En effet, les services de renseignements lui auraient demandé de travailler "pour la patrie". Elle aurait été ainsi contrainte à des activités d'espionnage qui la minent, d'abord auprès des étrangers, puis de l'opposition. Quand elle décide de cesser, elle est menacée et poursuivie ; on lui prend son passeport. Quant à Iskander, malade, il accepte un travail au Zaïre. Un atterrissage forcé en Angola l'oblige à arrêter de piloter un certain temps. Il revient en Europe et s'installe à Paris avec sa fille et sa mère qui ne s'est pas remariée. De passage en Tunisie avec les siens, il réussit à récupérer le passeport de Najoua. Ils décident enfin de se marier, mais Najoua est atteinte d'un cancer et meurt rapidement. Iskander réalise alors le projet de son père de construire un hôtel à Hammamet où sa fille vient lui rendre visite.

Najoua est en réalité une mythomane imbue d'elle-même, tandis qu'Iskander, amoureux transi, est le faible qui attend toute sa vie sa dulcinée capricieuse.

Les chapitres du roman ont trois narrateurs. Le premier est Mansour surnommé dans sa jeunesse Sayf ibn Dhi Yazan, héros populaire d'une épopée yéménite. C'est un ami d'enfance d'Iskander qu'il retrouve après une longue absence. Iskander lui-même est celui du deuxième et du quatrième chapitres. Le troisième est Najoua parlant à Iskander ou à Mansour. Cette technique permet au lecteur d'avoir plusieurs éclairages du même événement.

Ce roman intéressant comporte cependant deux défauts. D'abord, une certaine incohérence dans la datation des faits. Si on note les indications chronologiques et l'âge indiqué dans le texte, on n'arrive pas à faire coïncider les deux. Du coup les explications psychologiques sur l'évolution des personnages s'en trouvent affaiblies. Ensuite, on se demande pourquoi l'auteur ne nomme pas les choses et les êtres pour ce qu'ils sont : Tunis devient la Verte (selon la tradition locale d'ailleurs), La Marsa est appelée la banlieue, Bourguiba est le seigneur, Sabena seulement la compagnie belge, etc. ?

Jean FONTAINE

Corpus 2004

Belhaj Nasr Abdelkader, *Sâhat al-Tirmîl*, Tunis, s. éd., 280 p.
Ben Amor Jamel, *Bawwâbât al-tîh*, Sfax, s. éd., 160 p.
Ben Hnia Mohsen, *Marâfi' al-junûn*, 150 p.

- Ben Khélifa Mongi, *al-Muhtachad*, s. v., s. éd., 238 p.
- Ben Salah Mohamed Hédi, "Turâb" `alâ a `tâb al-layl, Tunis, Bouzid, 158 p.
- Ben Rejeb Abderrazak, *al-Ardh tuzhir fî l-kharîf*, s. v., s. éd., s. d., 111 p.
- Brahem Abdelouahad, *Bahr hâdi' samâ' zarqâ'*, Tunis, `Âlam al-kitâb, 189 p.
- Dimassi Faouzi, *al-Zanîm*.
- Filali Mustafa, *Mâni'a min ayyâm qaryat al-jabal*, Tunis, s. éd., 277 p.
- Gasmi Ahmed, *Zapping*, Tunis, s. éd., 204 p.
- Gasmi Hafidha, *Ab`ad min al-charq*, Tunis, Sahar, 108 p.
- Ghadhab Frej, *Îlât*, Sfax, Aladin, 135 p.
- Glenza Ikrâm, *Masâha fî jasad imra'a*, Tunis, s. éd., 79 p.
- Hamed Mohamed Habib, *Goor wa Magoor*, s. v., s. éd., 207 p.
- Herchi Abdelmalek, *al-Sanawât al-`ijâf*, Tunis, s. éd., 186 p.
- Jlassi Mohamed, *Layta l-zamân ummî*, Tunis, Dâr al-Sanâbil, 131 p.
- Kamoun Mohamed, *Mu`allim bi-lâ`asâ*, Tunis, Zakhârif, 175 p.
- Kouki Mohamed Ali, *Sûq al-`ayn*, Tunis, s. éd., 143 p.
- Maïzi Adel, *Ams... mundhu alf`âm*, Tunis, Farabi, 167 p.
- Marmouch Habib, *A`râs al-`uzla*, Siliana, Dar al-Ithâf, 115 p.
- Misbahi Hassouna, *Nawwârat al-daflâ*, Tunis, al-Wikâla l-mutawassitiyya li-l-sahâfa, 154 p.
- Saïdi Omar, *Mâriyâ*, Tunis, s. éd., 156 p.
- Seboui Mohamed, *Matâhat Usârîs*, Tunis, al-Wikâla l-mutawassitiyya li-l-sahâfa, 110 p.
- Sehil Ridha, *Hubb fî zaman al-`awlama*, Sfax, Sâmîd, 172 p.
- Souid Omar, *Jurh al-rabî`*, Gabès, s. éd., 108 p.
- Thabet Hédi, *Law`âda Hannaba`l*, Tunis, s. éd., 287 p.
- Toumi Nasr, *al-Rasm`alâ l-mâ'*, Tunis, Sahar, 205 p.

Romans en français

- Abassi Ali Toumi, *Inchallah le bonheur*, Tunis, Sahar, 155 p.
- Baraket Hédia, *L'autre rive*, Tunis, MediaCom, 95 p.
- El Amri Tharouet, *Myosotis*, Tunis, Médina, 89 p.
- El Goulli Sophie, *Hashtart - À la naissance de Carthage*, Tunis, Cérès, 143 p.
- El Houssi Majid, *Une journée à Palerme*, Paris, IDLivre, 95 p.
- Ghannouchi Jamel, *Le mage le sage*, Tunis, s. éd., 114 p.
- : *Cryptomania*, Tunis, Errachid, 88 p.
- Gharbi Khemaïs, *Une parcelle de lumière*, Bruxelles, Mémoires d'Hommes, 381 p.
- Hamed Mohamed Habib, *Le rat de Sagdood*, Tunis, La Lanterne Magique, 205 p.
- Zaouche Foued, *Le maître du jeu*, Tunis, s. éd., 128 p.